

quidités avaient cessé ; la confiance avait repris et Trapier lui-même était tout le premier à se féliciter de ne plus avoir à donner l'hospitalité à la bande qui ne pouvait que finir par le compromettre.

Les socialistes se trouvaient dispersés : les uns avaient été pris et condamnés ; leurs chefs étaient disparus. Duvoix était mort, Floréal était dans la mine, sans que personne le sache. Voltin le protégea et le garda dans le fond de la mine jusqu'à ce qu'il pût le mettre en liberté sans le compromettre. Voltin choisit le moment favorable pour sortir Floréal de la mine et il résolut de le monter après plusieurs jours. Comme ils arrivaient en haut du puits, Frampon se trouvait là. Il fut bien surpris de voir Floréal et il crut qu'il s'était reconnu et qu'il allait travailler à la mine. Voltin débarqua avec son homme.

Frampon lui dit au passage :

—Tu vas l'embaucher ?

—Oui ! répondit Voltin.

Floréal eut un frisson par tout le corps, et lorsqu'il mit le pied sur la terre, il ferma les yeux pour ne pas être ébloui par le jour.

Voltin le prit par le bras et l'entraîna : il y avait trente-trois jours que le malheureux n'avait pas vu la lumière !

Lorsqu'il se fut un peu remis, il respira à pleins poumons l'air froid mais ensoleillé qui l'inondait. Les senteurs de la terre l'enivraient, un brin d'herbe était pour lui un objet d'admiration, il lui semblait qu'il sortait d'un tombeau, et qu'il voyait pour la première fois le ciel, les arbres, les plantes, la nature.

Revenant enfin à la réalité :

—Où allons-nous ? dit-il.

—A la mine, répondit Voltin.

Il fit un soubresaut, et s'arrêta net.

—Jamais ! dit-il ; va si tu veux, toi, mais moi, jamais...

J'aime mieux mourir de faim que de demander du travail à ceux que...

—Il s'agit bien de cela, du travail ! D'abord on ne t'en donnerait pas, et ensuite tu ne peux pas rester dans le pays. J'ai promis à M. Dubut de te conduire près de lui ; c'est à cette condition qu'il m'a promis ta liberté, il faut aller le trouver, il nous attend.

—Et les gendarmes aussi, sans doute !... Pris à gauche ou pris à droite, après tout, peu m'importe ! Allons !

V

Lorsque Floréal sortit du cabinet du directeur des mines de Montceau, la révolution qui s'était commencée en lui pendant son séjour dans le puits Sainte-Marie s'était complètement achevée.

Il avait vu face à face ce terrible patron, cet exploiteur du pauvre, ce marchand de travail, comme il disait jadis, et toutes ses préventions étaient tombées les unes après les autres.

Ce bourgeois qu'on disait millionnaire lui avait tendu la main et lui avait demandé ce qu'il pouvait faire pour lui !

Le socialiste, chez lequel restait toujours un fond d'orgueil indompté, avait remercié, mais n'avait rien accepté ; il ne voulait pas qu'on pût un jour lui reprocher de s'être vendu aux exploiteurs.

M. Dubut comprit tout ce qu'il y avait de volonté et de soif d'égalité dans cette nature de Floréal ; il n'insista pas, ne voulant point blesser des sentiments qu'il devinait sans pouvoir les excuser.

Et lorsqu'ils furent partis, le directeur de la mine se prit à réfléchir.

—Après tout, se dit-il, ces malheureux ont raison, ou du moins sont logiques.

Ils ne croient pas en Dieu, ils se considèrent comme des êtres destinés à passer un temps plus ou moins long sur la terre, et je trouve tout simple qu'ils s'efforcent d'y vivre le plus agréablement possible, puisqu'ils ont la conviction qu'avec la mort tout est fini.

Dès lors à quoi bon travailler honnêtement ? A quoi bon souffrir en patience ? Pourquoi supporter les inégalités sociales, la misère, si rien ne doit compenser un jour cette existence de lutttes et de fatigues ?

On ne réussira jamais à convaincre ces pauvres travailleurs de l'illégitimité de leurs revendications.

Il n'y aurait qu'un seul moyen de les ramener dans la véritable voie, ce serait de leur montrer la vie entourée et soutenue par les grandes vérités de la religion et les solennelles promesses du Créateur à sa créature.

Si ces hommes ne redevenaient pas chrétiens, ils resteraient ce qu'ils sont, c'est-à-dire des oiseaux de proie toujours en éveil et toujours prêts à tomber sur les hommes qui, par la force, les tiennent momentanément en respect.

En un mot, c'est la guerre civile qui monte quand la religion baisse !

M. Dubut passa la main sur son front comme pour chasser les pensées qui l'obsédaient et se mit au travail.

Pendant ce temps, Floréal et Voltin arrivaient à Bel-Air.

Depuis le jour où il s'était enfui laissant sa mère, sa sœur et son petit frère sans pain, Jean n'était venu près des siens qu'en se cachant comme un voleur qui redoute de se montrer au grand jour.

Le cœur lui battait à lui rompre la poitrine.

—Voici Nini, dit-il en suivant Voltin qui venait d'ouvrir la barrière du jardin.

En effet, la jeune femme, aux aguets depuis le départ de son mari, ayant aperçu les deux hommes qui venaient par la grande route, était sortie de la maison et les attendait dans le jardin.

Le petit, qui avait conduit son cheval depuis le matin dans les galeries de Sainte-Elisabeth, se chauffait près du foyer et surveillait sa mère.

Floréal embrassa sa sœur en pleurant et sans dire une parole ; puis il courut vers la maison : c'était sa mère qu'il cherchait, sa mère idiote de frayeur et de chagrin, sa mère privée de ses facultés par sa faute.

Il se rua dans la salle.

La mère Charlot, assise dans son fauteuil, l'air hébété, les mains inquiètes, secouait la tête par un mouvement aussi régulier que celui du balancier d'une pendule.

Elle avait une serviette autour du cou, et elle bavait abso- lument comme un petit enfant dont la dentition commence.

Lorsque Floréal la vit dans cet état, il eut un accès de déses- poi et se précipita vers elle en poussant un cri déchirant :

—Mère ! mère !

La vieille, qui depuis de longs mois n'avait pas donné aucun signe d'intelligence, releva la tête, vit devant elle ce grand garçon qui tombait à ses genoux, fit un violent effort, repoussa son fauteuil et se tint toute droite.

Voltin et sa femme entrèrent, ils s'arrêtèrent stupéfaits : leur mère avait parlé, elle avait répondu au cri de son fils et ses lèvres avaient articulé un nom.

Elle avait dit : Jean ! Puis ses forces l'avaient abandonnée et elle était retombée comme une masse sur son siège.

—Je l'ai tuée, s'écria Floréal en s'arrachant les cheveux ! Misérable que je suis !

Eugénie, Voltin, le petit, s'empressèrent auprès de la mère Charlot.

La pauvre femme tenait dans sa main crispée la veste de son fils ; mais ses yeux s'étaient fermés pour toujours à la lumière ; son cœur maternel, après avoir rendu à son cerveau troublé un éclair de raison, avait cessé de battre.

La mère Charlot était morte, tuée par le contre-coup de la crise qui, une première fois, l'avait privée de la raison.

Ce jour, qui devait être si joyeux pour les Voltin, leur réservait une douloureuse épreuve ; la perte de leur mère !

Il fallut arracher le petit du corps de la morte ; il poussait des soupirs à fendre l'âme et maudissait son frère qui ne leur attirait que du malheur.

Il y eut pendant cette soirée des scènes désolantes dans cette maison de Bel-Air.